

Recréer un village en ville

BRUXELLES L'« Echappée », un cohabitat alternatif regroupant 30 adultes et 13 enfants

► A la base du projet, l'écologie et le social.
► Certains locaux et matériels sont mis en commun.

Dans une rue bloquée aux abords de Tour et Taxis à Laeken, des ouvriers s'activent autour d'une grue. Ils attendent la livraison de panneaux solaires. Dans la cour intérieure, deux personnes discutent, assises à la table de jardin. « Je vous présente Astérix, Obélix et Idéfix », lance le premier, Matthieu. Les trois Gaulois sont en réalité les trois bâtiments qui abriteront bientôt – normalement en octobre – les 18 cellules familiales (30 adultes et 13 enfants) participant au projet de cohabitat « L'échappée ». Les noms, bien sûr, ont été choisis en fonction de la taille des immeubles.

Le projet est né il y a six ans, à l'initiative de Matthieu. « Je vivais en Italie à cette époque. Le cohabitat m'a toujours intéressé et je venais d'écrire un livre sur le sujet. J'avais comme projet de créer un écovillage dans la campagne italienne. Mais j'ai dû me rendre à l'évidence. La vie à la campagne ne m'emballait pas. Il me fallait un projet en ville. Je suis donc rentré à Bruxelles. »

Trois ans plus tard, Matthieu organise une première soirée avec des personnes intéressées par l'idée. « Une soixantaine de personnes sont venues. Toutefois, on a décidé de ne rien démarrer tant que les participants ne mettaient pas d'argent sur la table. Cela peut paraître strict, mais cela permet de ne garder que les gens sérieux et de créer un groupe plus soudé. Il faut savoir que 80% des projets de cohabitat comme celui-ci échouent. »

Des principes simples

Les principes de base de ce cohabitat bruxellois sont simples. « La charte comporte explicitement les dimensions écologique et sociale du groupe », explique Matthieu. Des panneaux solaires alimenteront les communs en courant. Les bâtiments sont par ailleurs « basse énergie ». Les toits sont des toits « verts », avec une citerne de récupération d'eau de pluie. La buanderie disposera



La cour centrale et le jardin seront à disposition de tous les habitants. Le rez-de-chaussée d'« Obélix » abritera aussi une grande salle de réception commune. © HATIM KAGHAT.

de machines professionnelles qui consomment peu. La dimension sociale permet d'assurer un tissu social varié. La moitié du groupe passe donc par la fondation du logement. Tout ce qui peut être mutualisé est mis en commun. La cour centrale et le jardin seront à disposition de tous les habitants. Le rez-de-chaussée d'« Obélix » abritera une grande salle de réception commune, et sera équipé d'une cuisine qui permettra de préparer les repas pour une cinquantaine de personnes. Normalement une fois par semaine et à l'occasion des fêtes.

Pendant l'interview, d'autres membres du groupe se joignent à la discussion. C'est que beaucoup sont en train de réaliser les finitions avant l'emménagement. Les arrivées vont se répartir de maintenant à décembre. Et certains vivent déjà ici. « Non, on ne ressent pas d'apprehension. Davantage de l'excitation. C'est un nouveau chapitre de notre vie. Et le résultat d'années de travail », explique Delphine. ■

THOMAS CASAVECCHIA

COMMENT ÇA FONCTIONNE

Prise de décisions : des groupes de travail

Difficile, lorsqu'un projet implique une trentaine de personnes, de prendre des décisions collectivement. Cela demande un peu d'organisation. « Clairement, il y a deux ou trois personnes qui ont pris le leadership, explique Matthieu. Mais pour tous les dossiers, nous avons organisé des groupes de travail thématiques. On ne va pas faire d'assemblée générale à chaque fois qu'il faut prendre une décision architecturale, ou sur l'énergie, ou les matériaux à utiliser. Ce sont ces groupes qui défrichent les terrains. Et au sein de ceux-ci, d'autres leaders apparaissent. Bien entendu, les décisions finales et importantes sont votées en AG. »

Intimité : laisser de la latitude

Une des difficultés de ce genre de projet réside dans le défi de garder un groupe soudé, mais pas trop. De manière à laisser chacun respirer. A « L'échappée », si les habitants ont la possibilité de passer du temps ensemble dans les espaces communs, ce qui se passe dans les appartements de chacun ne regarde personne. Tous, ici, ont toute latitude concernant l'arrangement intérieur de leur appartement, explique Olivier. Quant aux matériaux, les cloisons, etc. Après une visite rapide, on remarque en effet bien vite que malgré leur aspect extérieur uniforme, chaque intérieur d'appartement semble reflé-

ter le caractère de son propriétaire, voire ses excentricités. Ici, un mur d'escalade est installé dans le vestibule. Là, un urinoir trône fièrement dans les toilettes, etc. La taille du groupe a son importance également. Trop peu de monde fait courir le risque que chacun s'investisse dans la vie de l'autre. Trop de monde en revanche risque de former des plus petits groupes par affinité. « Ici, nous sommes tous copropriétaires mais, avant tout, nous sommes de très bons voisins », constate Chantal. « Clairement, ce ne sera pas possible de traverser la cour en six secondes le matin en partant travailler, rigole Cyril, on va au moins devoir saluer cinq ou six personnes. »

L'AVIS DE L'EXPERT

« Plus slow et stable »

Pour Yves Hanin, sociologue et prof d'urbanisme à l'UCL, les habitats groupés ne sont pas une nouveauté. « Le phénomène existe depuis longtemps. Au départ, la motivation première était essentiellement économique. Plusieurs familles achetaient ensemble des équipements onéreux qui étaient mis en commun. Aujourd'hui, c'est surtout le discours écologique qui prévaut. Il y a également un mythe, une volonté de retour à des cellules communautaires, basées sur la nostalgie de villages, au sein des villes où le lien est plus anonyme et où la vie peut être plus stressante. Aujourd'hui, le citoyen est beaucoup plus mobile qu'auparavant, lorsque l'on vivait dans le même village de génération en génération. On déménage régulièrement, on change de travail tout aussi souvent, la famille n'est plus aussi stable. Ce type d'habitat permet de repasser dans un modèle plus slow et stable. »

TH.CA

La vie de nos partenaires

CYCLEFARM : LES JARDINS URBAINS ONT DE BEAUX LEGUMES

À première vue, David Errera et Nicolas Vlamincq sont des maraîchers comme les autres : ils binent, sèment, désherbent, arrosent et récoltent roquette, tomates, carottes et autres navets. Mais David et Nicolas sont des maraîchers sans terre : en plein cœur de Bruxelles, ils cultivent des jardins privés que leurs propriétaires mettent à leur disposition.

« J'ai découvert cette méthode en lisant un article consacré à un maraîcher qui parvenait à sortir 30 tonnes de légumes par an sur un terrain de 1300 m² seulement ! » explique David Errera, cofondateur de Cycle Farm. « Quand on s'est lancé, on a commencé avec un jardin prêté par une amie. On y a fait nos premières armes et nos premières erreurs ». Assez rapidement, des voisins ou des passants qui trouvent le jardin joli proposent leur jardin et le projet s'agrandit. Aujourd'hui, Cycle Farm, ce sont 4 terrains à Uccle et à Linkebeek fournis par des particuliers.

SPIN Farming, un modèle de micro-agriculture urbaine



Des maraîchers urbains qui cultivent des jardins privés, voilà une idée un rien étrange, connue sous le nom de « SPIN Farming » (pour Small Plot Intensive Farming), qui nous vient du Canada. Concrètement, il s'agit de cultiver de petites parcelles privées et publiques à partir de 5 ares avec des techniques de maraîchage biologique intensif. Le modèle est d'autant plus intéressant que, si dans nos

villes, et à Bruxelles en particulier, les surfaces cultivables d'un hectare ou plus à des prix accessibles sont l'oiseau rare, les parcelles de moins de 50 ares sont plutôt légion : il en existerait ainsi plus de 1000 hectares en Région de Bruxelles-Capitale, la plupart dans des jardins privés ! De quoi mettre chaque année quelques tonnes de légumes bio dans les assiettes des Bruxellois...



Biologique, intensif mais léger et... très réfléchi

Le modèle s'appuie sur trois piliers : peu d'investissement, des légumes « rentables » et la vente directe. « Nous avons très peu d'investissement : on travaille la terre de nos partenaires avec des outils très légers. Notre seul gros

investissement, c'est la chambre froide. Sinon, un râteau, une grelinette, un désherbeur thermique et un semoir suffisent. Le tout adapté à la taille de nos planches pour minimiser nos efforts » souligne le maraîcher.

David et Nicolas ont fait le choix de travailler le plus naturellement possible : pas d'intrants, fumier naturel produit par un cheval de leurs voisins et le plus grand respect de la terre qu'ils ne retournent pas. « On choisit toujours le meilleur pour la terre... et pour nous ». Pour que le tout soit rentable, la sélection des légumes est primordiale : on les choisira populaires, avec un taux de rotation élevé et un bon rendement. La méthode est basée sur un concept de « culture relais » qui vise un approvisionnement constant grâce à l'échelonnement des récoltes.

Cultivés en ville, mangés en ville

La dernière condition à remplir pour que ce modèle innovant et écologiquement responsable soit rentable, c'est naturellement de disposer d'un marché. Cycle Farm travaille uniquement en circuits très courts : « Nous vendons la moitié de notre production aux restaurants et l'autre moitié sur les marchés. L'avantage d'une ferme urbaine, c'est qu'il ne faut pas aller bien loin pour avoir son marché ! Du coup, on récolte le matin et on vend le jour même ou le lendemain matin » se réjouit David. L'idée, très prometteuse, est appelée à essaimer et Cycle Farm participe à une étude réalisée par l'ULB et Crédal pour construire un modèle répliquable en contexte bruxellois.

En savoir plus www.cyclefarm.org